

SOPHIE ADRIANSEN

# HYSTÉ RIQUES

ROMAN



CHARLESTON

SOPHIE ADRIANSEN

# HYSTÉRIQUES

Trois femmes, quatre utérus.

Il y a Noémie, qui désespère de tomber enceinte et se découvre malade de cet organe dont elle attend tout. Clémentine, qui renoue avec un souvenir dont seul son utérus a gardé la mémoire et qui va chambouler sa vie. Et Diane, qui se démène pour créer à tout prix le nid dont elle rêve pour ses enfants, après s'être débattue avec les suites d'un premier accouchement difficile. Elles sont sœurs, dans une famille où on ne parle pas d'utérus. Ni de sexe, de règles ou d'accouchement. Leur mère leur a transmis cette philosophie du silence. Face à un tel tabou, comment devenir femme, puis mère ?

Dans ce roman choral, Sophie Adriansen donne la parole aux femmes pour questionner la maternité, la transmission et l'héritage. Un récit sincère, puissant, dérangeant et formidablement libérateur.

ISBN: 978-2-36812-660-8



9 782368 126608

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Caroline Gioux

Illustration : © InnaPoka / Shutterstock



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

HYSTÉRIQUES

De la même autrice, aux éditions Charleston :

*Linea nigra*, 2021

*Une Américaine à Monaco*, 2017

Chez d'autres éditeurs :

*La Remplaçante*, éditions First, 2021

*Le Syndrome de la vitre étoilée*, Fleuve éditions, 2016 ; Pocket, 2017

© 2021 Sophie Adriansen

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-660-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sophie Adriansen

# HYSTÉRIQUES

*Roman*





*À N., qui me fait grandir.*  
*À U., qui me fait comprendre.*  
*À M., qui me fait avancer.*  
*Amour.*



**I**L Y A TROIS PAQUETS IDENTIQUES, étiquetés à leurs trois prénoms. Sami défait lentement le bolduc. Sylviane s'en sert pour fermer les emballages, le ruban qu'on aime tant dans la famille n'est pas que décoratif, il remplace également le scotch.

Les filles sont absorbées par l'ouverture des nombreux cadeaux, en plus de ceux préparés par les parents les sœurs s'en font entre elles. Les gendres en ont moins, il n'est jamais venu à Sami l'idée d'acheter quelque chose pour son beau-frère, ni pour Antoine.

Un kit de barbier. Avec un bol de rasage en émail, un savon à barbe au bois de santal et un blaireau en poils naturels.

— Le toupet est fait de soies de porc, précise Jean-Jacques.

Ils ont tous les trois reçu la même chose, en vert sapin pour Sami, bleu marine pour Romain et bordeaux pour

Antoine. C'est la règle, un cadeau identique pour tous ou en trois déclinaisons. L'année dernière, chacun a reçu une caisse de vin – et l'année précédente un tire-bouchon, ce qui a donné lieu à des discussions à n'en plus finir sur l'utilité de posséder un tire-bouchon sans bouteille plutôt qu'une bouteille sans tire-bouchon.

— Beurk ! s'exclame Joséphine.

— Tu sais, la plupart des brosses à cheveux étaient en poils de sanglier à l'origine, lui explique son grand-père. Et si cet ustensile s'appelle un « blaireau », c'est qu'au départ on se servait des poils de cet animal.

Joséphine hausse les épaules.

— Un blaireau ! s'écrie sa mère. Voilà, je cherchais le nom.

— Tonton, pourquoi tu te maquilles ? demande Louis-Marie, délaissant un instant son robot-poubelle.

— Je ne me maquille pas, objecte Sami en se chatouillant le bas du visage avec son blaireau.

Louis-Marie n'écoute pas la réponse.

— Bravo la théorie du genre ! s'esclaffe Romain.

Au quotidien, lui comme les autres utilise un rasoir électrique. Pas étonnant que son fils associe le blaireau à un pinceau de maquillage.

— On fait une photo avec les trois blaireaux ?

Les sœurs se marrent et font poser leurs hommes, nécessaire de rasage en main.

— Elle est parfaite !

— Combien de blaireaux sur la photo, alors ? Trois ou six ?

*Ils ont le même cadeau mais pas le même statut encore,* pense Noémie. Elle est avec Antoine depuis quatre ans, c'est son troisième Noël à La Baule – cependant ce n'est pas une question d'années. Antoine a passé avec succès l'épreuve du cognac mais Jean-Jacques ne dit jamais

« mon gendre » à propos de lui, alors qu'il l'a fait pour Sami bien avant qu'il n'épouse sa sœur.

Pour exister en tant que gendre, visiblement il faut faire des enfants.

Noémie se représente les relations comme des associations de brins de laine. Tant qu'il n'y a pas d'enfant, aussi emmêlés que puissent être les brins ils n'ont pas de vrais liens. Si on les sépare, rien ne les retient.

\*\*\*

La porte de la chambre est entrouverte. Noémie perçoit du mouvement. Elle distingue sa mère et ses aînées penchées au-dessus du lit.

— Elle est magnifique ! s'exclame la cadette à voix basse.

Noémie comprend qu'il s'agit de bijoux. La succession de mémé Claudine a été réglée cette année, ses quatre filles ont dû se partager ses effets. Pas une seconde Noémie n'envisage de pousser la porte et de surprendre les conspiratrices. Confusément, elle devine qu'on n'est pas en train de se répartir les choses dans son dos. De conspiration il n'y a pas. Elle l'a constaté dans sa famille et ailleurs : les femmes s'ornent d'or et de diamants après avoir mis bas. Des galons. Des médailles.

Au dîner, seule l'aînée arbore une nouveauté : un saphir taille marquise monté sur un anneau en or rose brille à son majeur droit. Personne ne semble l'avoir remarqué, et Noémie se garde bien du moindre commentaire.

Pour exister en tant que fille aussi, visiblement il faut faire des enfants.

Jean-Jacques finit la bouteille de sauternes dans le verre de Noémie.

— Et voilà ! applaudit Sylviane. Un bébé dans l'année !

— Pas du tout, rétorque Noémie, les yeux ronds. C'est « marié dans l'année », qu'on dit.

— Et encore, intervient Romain, on dit ça à tort et à travers, alors qu'il faut que la bouteille soit ouverte du jour et surtout qu'elle se finisse à ras le verre. Là, on en est loin.

Noémie approuve. Sylviane ne relève pas.

Noémie se retient de regarder Antoine. Elle ne voit pas la cadette lancer un regard complice à Sami. Ni l'aînée contempler sa bague plutôt que l'intérieur d'elle-même.

Noémie soupire discrètement.

Son tour viendra.

Pour les enfants comme pour les décorations.

# PREMIÈRE PARTIE

CE QUI REVIENT ET  
CE QUI NE VIENT PAS



**A**FIN D'ÉVITER LES QUIPROQUOS, elle leur a demandé de venir pour 19 h 30. La fois précédente, pour les présentations officielles, elle avait lancé une invitation « à dîner » : les parents d'Antoine avaient sonné à 12 h 45. Les parents d'Antoine qui le matin déjeunent, à midi dînent et le soir soupent. Ils les ont surpris mangeant des spaghettis dans des bols, sur la table basse jonchée de prospectus, assis devant un jeu télévisé à l'intérêt discutable.

Noémie portait son sarouel, le corail, celui qu'elle n'ose mettre qu'à l'intérieur, et dans ses cheveux elle avait planté un crayon. Antoine n'était pas rasé. Les pâtes baignaient dans leur fameuse sauce rose, concentré de tomates et crème, luisantes de fils de fromage. Tout le monde avait ri parce que tout le monde était gêné, les parents avaient refusé la proposition de se faire servir quelque chose sur le pouce, ils

avaient assuré qu'ils trouveraient bien un petit resto ouvert dans le quartier, que puisqu'ils étaient là ils en profiteraient pour se balader, qu'ils reviendraient en fin de journée, à quelle heure conviendrait-il de réapparaître ?

À 19 heures, Noémie vérifiait les plis de sa robe à motifs cachemire et la tenue de son chignon banane. Antoine avait passé une chemise, le salon était rangé, la télé éteinte et la table mise. Noémie aurait souhaité qu'ils la rencontrent directement comme ça, qu'ils la croient toujours impeccable donc à la hauteur de leur fils, sans se douter que c'est notamment en constatant les efforts fournis qu'ils l'avaient aimée et adoptée avant même que ses propres parents n'arrivent.

À ceux de Noémie, Antoine a fait bel effet. L'enthousiasme ne s'est pas démenti depuis.

Elle a mis une certaine dose de suspense dans l'invitation d'aujourd'hui. Noémie sait que chacun s'attend à une annonce. Antoine et elle parleront dès l'apéritif, il ne faut pas prendre le risque de laisser les questions anéantir la surprise ou le verre non bu éveiller les soupçons. Celui dans lequel son père a fini le sauternes à Noël est encore très présent dans son esprit.

Pour l'occasion, elle a décoré la table basse avec quelques pommes argentées piochées dans le carton des suspensions de Noël. Elle a résisté aux petits chaussons tricotés et autres nœuds-nœuds, si le moment est solennel il ne doit pas pour autant virer au mièvre.

— Je suis enceinte, déclare-t-elle dès que les flûtes ont tinté les unes contre les autres.

Les parents feignent l'étonnement. On s'étreint, on s'embrasse, on se félicite. Ni Noémie ni Antoine ne révèlent que cela fait près d'un an qu'ils essayent, cela ne regarde qu'eux. Antoine rayonne, il va être le premier

à donner des petits-enfants à ses parents, il attend cela depuis qu'il connaît Noémie et même depuis avant, dès la fin de l'adolescence il a eu envie d'être père, il veut partager, il veut accompagner, il veut transmettre.

Noémie sourit beaucoup mais son sourire ne parvient pas à faire taire le signal d'alarme qui résonne dans sa tête. Elle est passée aux toilettes juste avant l'heure dite, le stress lui donnait envie d'y courir toutes les dix minutes, et dans sa culotte jaune elle a vu des traces brunes. Quelque chose a basculé en elle, elle a eu la sensation de chuter d'un point haut, bien trop haut. Elle a attrapé son portable et tapé « sang début de grossesse », les premiers résultats affirmaient que c'était normal, du moins fréquent, elle a soupiré pour se convaincre que ce n'était rien sans parvenir à se rassurer totalement.

On passe à table, l'ambiance est joyeuse, le plat d'aubergines alla parmigiana savoureux, la main d'Antoine caressante. Tandis qu'il prépare le café, Noémie retourne aux toilettes, en fermant le verrou elle se persuade qu'il n'y aura rien de plus, qu'elle trouvera intacte la protection qu'elle a tout de même collée au fond de son slip, malgré les réponses d'Internet.

Il y a d'autres traces, plus nombreuses, plus rouges. Cette fois quelque chose en elle s'effondre. Elle saisit son téléphone posé sur le bord du lavabo, tape « peut-on avoir ses règles quand on est enceinte », découvre que la moitié des grossesses avec saignements au premier trimestre évoluent normalement et que près d'une femme sur dix connaît ce qu'on nomme des « règles anniversaire », qui surviennent à la date habituelle tout en étant moins abondantes ou au contraire nettement plus. Elle découvre encore que la panique qui lui serre la poitrine est normale - le lire n'aidant cependant pas à la chasser.

Lorsqu'ils se retrouvent tous les deux, la vais-  
selle à peine dans l'évier, Antoine lui saute dessus.  
Exceptionnellement Noémie proteste, elle déclare  
qu'elle est fatiguée, c'est imparable, Antoine se calme  
sur-le-champ, déjà respectueux du changement en  
marche et attentif à rendre l'aventure dans laquelle ils  
s'engagent agréable à sa douce.

Noémie va s'allonger dans leur chambre. Range dans  
le tiroir de la table de chevet la boîte d'acide folique  
qu'elle prend aussi religieusement qu'auparavant sa  
pilule. Elle se palpe les seins, ils sont un peu durs, un  
peu sensibles, comme la veille et les jours précédents.  
Elle ne veut pas parler des règles anniversaire à Antoine.  
Elle ne veut rien lui dire du sang qui goutte.

Puisque, ainsi que l'affirme Internet, ça n'a pas  
d'importance.

**L**A MAISON DEVAIT ÊTRE LIVRÉE MARDI. Entre 10 heures et 18 heures. Ce mardi, Diane a donc mis son réveil pour la première fois des vacances, a pris son petit déjeuner dans le silence de la cuisine, est partie faire les courses alors que les enfants dormaient encore. Son portable a sonné tandis qu'elle comparait les boîtes de maïs au rayon conserves. Étonnamment, les boîtes portant la mention « sans sucres ajoutés » s'avèrent contenir, d'après le tableau d'informations nutritionnelles, davantage de sucres que celles sans mention ; et elles sont plus chères.

— Madame Mauput ? Je vous appelle à propos de votre livraison. Je ne sais pas ce qui s'est passé, le camion est parti sans votre palette. Je suis désolée.

— Du coup, je serai livrée quand ?

Diane a reposé les boîtes « sans sucres ajoutés ».

— Ça peut partir demain, si ça vous convient.

— Demain ? D'accord.

La perspective de la journée a brusquement changé. Sans cette contrainte, une plage de liberté s'est soudain matérialisée. Demain sera un autre jour.

Le mercredi, le camion est d'abord entré en marche avant dans l'impasse. Un trente-huit tonnes, pour ce que Diane y connaît aux poids lourds. Joséphine est sortie voir. Louis-Marie, lui, s'est installé sur le muret auquel est accrochée la boîte aux lettres pour ne pas en perdre une miette.

— Je vais manœuvrer, je reviens dans l'autre sens, a déclaré le chauffeur en constatant qu'un diable chargé ne pourrait passer ni d'un côté du véhicule, ni de l'autre.

Le camion est reparti, écrasant pour la deuxième fois l'extérieur du massif fleuri de M. Martineau.

Quelques longues minutes plus tard, le chauffeur a actionné l'ouverture du hayon. Trois malheureux colis attendaient preneurs, qui auraient tenu dans le plus petit des utilitaires. Parmi eux, la palette de la maison.

— Elle est ouverte, là, observe Diane en s'approchant.

Effectivement, le plastique est percé. Assez largement pour qu'on puisse y passer la main. Ce que fait Diane : les planches sont cassées, elle le sent au toucher. Il en manque même peut-être.

— Je ne la prends pas, annonce Diane.

Le chauffeur, qui a déjà commencé à baisser la remorque, interrompt son geste.

— Sûre ? demande-t-il en soupirant.

— Certaine. Une maison à deux cent cinquante euros, il faut qu'elle arrive impeccable. Sinon j'aurais pris de l'occasion.

Le camion repart. Joséphine a déjà disparu. Louis-Marie est déçu, mais moins peut-être par l'absence de

maison que parce qu'il n'a pu assister à la manœuvre de déchargement complète.

Diane soupire elle aussi. Cette maison, c'était tout un symbole. Elle l'avait promise aux enfants « dès qu'ils auraient déménagé ». À Louis-Marie, surtout. Avec les problèmes de la maison, l'autre, la grande, la vraie, Diane avait décidé d'acheter la petite dès maintenant. Ce serait une chose de plus à déménager, certes, mais aussi un moyen de tromper l'attente. Elle a renoncé au plastique, grossier voire vulgaire, posé dans le moindre jardin des lotissements alentour, et opté pour un modèle en bois, à construire (quatre heures à deux, indiquait le site marchand), à traiter puis à peindre. Elle a choisi l'effort, physique et financier, afin d'obtenir l'esthétisme et la différence – ne jamais céder à la vulgarité, un principe.

Le vendeur annonçait une livraison – payante – en deux à cinq jours ouvrés. Il en a fallu quatre pour qu'elle reçoive le message l'invitant à choisir un « créneau » (en fait, une journée complète) la semaine suivante. Puis vingt-quatre heures supplémentaires pour que le camion pénètre dans l'impasse, et reparte sans s'être délesté de son chargement. Quatre-vingt-huit kilos, d'après le site.

Diane va devoir apporter une tarte ou un cake aux voisins, ils vont râler pour le massif. Ce n'est pas la première fois, l'impasse n'est pas faite pour accueillir des poids lourds mais les livreurs ont des consignes à respecter, les colis doivent impérativement être déposés sur le seuil.

Diane soupire une fois de plus. Cette maison-là non plus n'est pas livrée dans les temps. Cette maison-là non plus ne tient pas ses promesses – cette maison-là aussi, en l'état elle la refuse.

Diane serait-elle maudite ?

\*\*\*

Au téléphone, l'agent commercial paraît agacé. Ça ne l'arrange pas, qu'on ait renvoyé la palette.

— Là, le temps que ça revienne à l'entrepôt, qu'on vérifie la marchandise, qu'on refasse partir une nouvelle maison, vous n'aurez rien avant trois semaines. Au moins ! Non, le plus simple, ç'aurait été que vous acceptiez la palette, en notant vos réserves sur le bon de réception bien sûr, que vous la preniez en photo, que vous listiez ce qui est manquant ou cassé par rapport à la notice. Vous auriez fait ça dans la journée, vous m'auriez tout envoyé par mail et hop, dans la foulée je commandais les nouvelles pièces qui portaient directement chez vous.

— Mais je n'ai pas accepté la palette, rappelle Diane.

— Je peux la faire repartir. Dès que le transporteur m'envoie son compte rendu de livraison, hop, je demande la réexpédition.

Diane réfléchit rapidement. Il lui paraît aberrant d'acquérir un produit neuf et de l'accepter en mauvais état mais attendre trois semaines de plus est au-dessus de ses forces. Elle pourrait se résigner, dire oui. C'est énervant mais elle a connu pire. Et ce qui compte, c'est que les enfants puissent jouer le plus tôt possible dans cette maison.

— OK, faisons comme ça, finit-elle par lâcher.

— Super. Franchement, c'est la solution qui vous fait perdre le moins de temps, et à moi le moins d'argent, dit encore l'homme au téléphone.

*C'est énervant mais comme ça ce sera réglé,* pense Diane en raccrochant mollement.

\*\*\*

La nouvelle livraison doit avoir lieu le mercredi suivant, l'école a repris. La journée se passe sans nouvelles ni coup de sonnette.

Le lendemain, Diane n'y pense plus jusqu'à ce qu'elle relève ses mails après le déjeuner. Il y en a un de Martineau, adressé à tout le voisinage : « Si vous n'êtes pas capables de renoncer à vous faire livrer je-ne-sais-quoi par poids lourd, pouvez-vous au moins demander à vos livreurs de ne pas faucher mes plates-bandes ? Ça fait deux fois en moins de dix jours. Je vais finir par demander à la mairie d'installer un panneau « propriété privée » à l'entrée du lotissement, et vous irez chercher vos paquets sur la route. »

La honte envahit Diane. Elle se sent fautive, pointée du doigt, moquée debout sur l'estrade face à toute la classe. Son téléphone se met alors à clignoter, un message l'attend sur son répondeur, déposé à 9 h 35 ce matin et qui pour une raison étrange n'apparaît que maintenant. « C'est laquelle votre maison ? Parce que je vais pas faire toute ma tournée avec votre palette, là, elle fait quatre-vingt-dix kilos. »

Diane se met à bouillonner. Ils la font chier, tous. Elle n'en peut plus. Elle a dépensé de l'argent, bon sang – débité immédiatement du compte commun. Payé un supplément pour la livraison à domicile. Préparé une tarte aux abricots pour s'excuser auprès de Martineau. Laisse s'achever les vacances propices à la construction de la maison. Tout ça pour se retrouver avec une seule chose : de la rage. Deux, en fait : un sentiment d'humiliation, aussi. À trente-huit ans. C'est insupportable.

Elle se réfugie dans la salle de motricité, si un collègue arrive elle n'est pas certaine de pouvoir se maîtriser. Il faut qu'elle passe ses nerfs sur quelque chose – ou sur

quelqu'un. Elle n'hésite qu'une poignée de secondes et rappelle le type du service commercial.

— J'exige le remboursement de cette maison et des frais de livraison ! hurle-t-elle à voix basse.

— Pourquoi n'avez-vous pas accepté la palette comme prévu ? demande innocemment l'agent au bout du fil.

C'est le même que la dernière fois.

— Parce que votre livreur devait passer hier, et qu'il est venu aujourd'hui. Aujourd'hui je ne suis pas là, les voisins sont furieux parce que c'est un camion énorme et puis quand on propose à un client d'accepter une marchandise abîmée la moindre des choses ce serait de faire un geste commercial, une petite réduction au moins.

— Calmez-vous, nous allons trouver une solution. Vous savez, nous ne sommes pas responsables de ce que fait le transporteur et...

— Bien sûr que si vous êtes responsables ! Si vous n'êtes pas contents vous n'avez qu'à en choisir un autre. Mais je m'en fiche, en fait. Je veux juste que vous me remboursiez, et sans délai. Sinon j'alerte les associations de consommateurs !

— OK, OK, pas de quoi devenir hystérique ! On annule la commande et vous serez remboursée dès le début de la semaine prochaine.

Diane raccroche en fulminant. Se faire traiter d'hystérique par un incompetent ! Elle doit conjurer ça tout de suite, sinon ce sont ses élèves qui vont prendre.

Elle parcourt les pages avec l'efficacité de qui a déjà cent fois cherché « maisonnette + enfants + jardin ». En trois clics, elle tombe sur celle qu'elle voulait justement éviter, la plus évidente, tout plastique avec son toit vert et ses volets bleus, rien à construire, rien à traiter, rien à peindre, un assemblage pouvant être réalisé par une seule personne en vingt minutes seulement, un jeu

d'enfant, deux fois moins chère que la maisonnette en bois, un seul colis de seize kilos, livraison gratuite en point relais. Elle clique. Elle paye.

Elle l'aura samedi.

\*\*\*

Cette journée l'a épuisée, Diane préférerait rentrer directement mais le jeudi est le jour de la bibliothèque et ni Joséphine ni Louis-Marie n'ont à payer pour l'absence de sens commercial de l'entreprise chez qui elle a eu le malheur de choisir la petite maison. Elle les récupère donc comme si de rien n'était et ils se rendent ensemble à la médiathèque Hélène Berr, située à deux pas de leur école.

Aussitôt le seuil franchi, les enfants s'éloignent. Ils ont leurs habitudes ici, c'est même devenu un rituel au fil des années. Diane salue la bibliothécaire, elle aussi se sent en terrain connu même si elle n'emprunte pas systématiquement de roman, faute de temps pour lire ce qui s'accumule déjà sur sa table de nuit. C'est la jeune aujourd'hui, Diane l'aime bien, elle la trouve touchante avec cet air de vivre sa première semaine de travail qu'elle lui a toujours connu. Son discours est précis, ses connaissances du classement et du fond irréprochables mais face aux regards inquisiteurs qui se posent sur elle elle semble ne jamais trop savoir comment réagir. Une certaine incarnation de l'idée que Diane se fait de la bibliothécaire type, extrêmement timide mais capable de sortir de sa réserve pour brandir LE livre, celui qui comblera les attentes de son interlocuteur, elle en est certaine. Sa réserve que seule la passion semble capable de transcender. Est-ce qu'elle-même

a quelque chose de l'enseignante type, au fait ? Lui reste-t-il encore de la passion ?

Derrière la jeune femme, sur le présentoir des nouveautés, Diane aperçoit un titre qui l'accroche : *Les hystériques, éloge de l'utérus et de celles qui en sont dotées*. La bibliothécaire a suivi son regard, et ce mouvement oblige Diane à l'interroger :

— Quel est le rapport entre l'hystérie et l'utérus ?

L'ouvrage a l'air d'un essai sérieux, sa couverture du moins en reprend les codes. Il est signé par un homme.

— Le rapport ? En médecine antique, on considérait que l'hystérie ne touchait que les femmes, car on la reliait à une mobilité de l'utérus, de la matrice. D'où son nom, d'ailleurs : utérus vient du grec ancien *hysteros* - ou *hystera*, je ne sais plus. C'est vraiment un livre intéressant.

Diane ouvre de grands yeux et laisse échapper un bref éclat de rire. Un seul. La bibliothécaire la considère avec perplexité, pinçant légèrement les lèvres.

En pensant la traiter de folle tout à l'heure, le type du service commercial n'a fait que rappeler qu'elle possédait un utérus. Ce qui est avéré. Et ce dont elle est fière.

Elle ne risque pas de l'oublier. Elle a assez souffert d'avoir voulu en éprouver les capacités.

Diane remercie la bibliothécaire pour son explication et, repérant un polo bordeaux rayé de bleu ciel derrière les étagères, s'en va retrouver Louis-Marie au rayon jeunesse.

**N**OÉMIE MANGE. Elle en a envie, c'est comme ça, elle le sent. Non pas seulement envie, *besoin* aussi. Certainement le changement hormonal.

Son ventre s'épaissit. Noémie le caresse souvent. Quand Antoine la voit faire, il s'émeut.

Lui a arrêté de fumer. Pour l'instant, il est en sevrage, il a vu un addictologue, il se colle des patchs à la nicotine sur la peau. Il veut que l'habitude ne soit plus qu'un souvenir lorsque l'enfant sera là. Il prend ses responsabilités de futur père très à cœur. Cela intimiderait presque Noémie.

Ses règles reviennent. Noémie les ignore. Ressort à Antoine l'excuse de la fatigue s'il l'approche. Il comprend, l'embrasse tendrement, lui propose un plaid, un thé, ce qui peut lui faire plaisir.

Le samedi, il l'informe qu'il l'emmène quelque part. C'est une surprise. Noémie se laisse conduire jusqu'au